

Un « lac vertical » au Pertuis, en Haute-Loire

par deux géographes imaginaires

* * *

Jacques Darne étant présenté, dans cette revue, comme « ancien instituteur au Pertuis », c'est tout naturellement dans ce petit village, traversé par la tristement célèbre RN88, que nous avons débuté nos recherches. Puisqu'il fallait bien commencer quelque part, nous avons questionné la boulangère à son sujet. Elle nous a dit « un moment » et elle a quitté la boutique pour aller poser la question à un homme qui devait être son mari. Elle nous a appris à son retour que notre homme ne vivait pas au Pertuis mais à Saint-Julien-du-Pinet, à quelques kilomètres de là au nord, de l'autre côté du suc de Jorance. Sa femme tenait une exploitation de fleurs ou de plantes, quelque chose comme ça – enfin nous n'aurions pas de mal à le trouver.

Nous avons rejoint l'orée de Saint-Julien-du-Pinet sur les coups de vingt heures, et nous n'avons même pas eu besoin de demander notre chemin, puisque nous nous sommes immédiatement retrouvés nez-à-nez avec une pancarte indiquant une exploitation de pépiniériste. Quittant la direction du bourg, nous avons bifurqué à gauche, pour suivre la voie qu'elle indiquait. Vu l'heure, nous espérions secrètement que Jacques Darne et sa femme accepteraient de nous accueillir quelque part sur leur terrain, d'autant que nous avons beaucoup marché ce jour-là, et il nous tardait de nous poser pour la nuit.

Nous sommes progressivement sortis du village, dans lequel nous étions du reste à peine entrés, le long d'une petite route qui sillonnait à travers les champs.

C'est une femme d'une soixantaine d'années qui nous a accueillis devant la dernière maison, devant laquelle s'entassait du matériel de jardinage. Nous lui avons demandé si nous étions bien chez Jacques Darne, et comme la boulangère du Pertuis avant elle, elle nous a dit « un moment », avant de pénétrer dans un garage plein de fourbi. Quelques minutes plus tard, l'homme que nous avons cherché fiévreusement toute la journée se présentait enfin à nous. Nous nous sommes excusés de venir le déranger à une heure pareille, mais nous nous sommes rapidement justifiés en lui parlant de notre quête, et de ce « lac vertical » dont nous avons appris l'existence et qui avait un peu guidé nos pas jusqu'ici. Et quand nous avons évoqué devant lui l'existence de ces « lieux-monde » que nous recherchons éperdument, il est resté silencieux un moment, avant de prendre un air inspiré et de hocher lentement la tête en disant « on peut aussi les appeler comme ça ».

C'était un homme âgé au visage rouge et aux yeux rieur. Il semblait heureux que nous soyons venus le voir, il a immédiatement accepté que nous lui posions des questions sur sa descente dans les profondeurs du Mont Gros. Bien que nous soyons extrêmement impatients de parler avec lui, nous avons toutefois convenu que ce serait sans doute plus confortable, pour lui comme nous, d'attendre le lendemain matin avant de réaliser cet entretien. Elsa portait dans son sac son petit enregistreur, et c'est en partie pour cette occasion que nous avons fait le choix de le prendre avec nous – choix qui impliquait de se charger, et donc de s'alourdir, encore un peu.

Alors les choses se sont enchaînées très vite. Rendez-vous ayant été pris pour le lendemain, nous lui avons demandé s'il était possible de planter la tente quelque part autour de chez lui. Il nous a répondu d'abord pourquoi pas, avant de nous demander si nous avions entendu parler du « moulin Pinard », qui se trouvait à quelques kilomètres de là. Je me souvenais en effet avoir aperçu ce nom quelque part sur la carte IGN. Il nous a dit que nous serions mieux là-bas, que c'était lui qui avait

aménagé les lieux, qu'il allait nous montrer ça. Et quelques minutes plus tard, après qu'il soit allé prévenir sa femme, et le temps de remplir à plein nos bouteilles d'eau, nous jetions nos sacs à dos dans le coffre sa voiture, et nous prenions place à bord avec lui.

Le moulin Pinard se trouve dans la vallée de la Suisse, ce ruisseau que nous avons croisé un peu plus tôt dans la journée. Nous avons traversé le bourg de Saint-Julien, que nous n'aurions pas l'occasion de revoir, et nous sommes rapidement sortis du village. Pendant le trajet, Jacques Darne nous a donné quelques explications. Mes souvenirs manquent de précision, mais il nous a parlé d'un accident de train, au milieu du siècle précédent (étaient-ce les Allemands qui l'avaient sciemment fait dérailler pendant la guerre ?), qui avait coûté la vie à de nombreux habitants du village, et auquel sa mère avait assisté. Sans doute le traumatisme avait-il passé de la mère au fils – toujours est-il que, après sa retraite, Jacques Darne avait racheté un vieux moulin en ruine qu'il avait intégralement retapé, et autour duquel il avait créé une sorte de jardin d'eau. Mais surtout, en bon titan tranquille, il avait installé là, dans cette vallée encaissée (comment ? mystère), une longueur de voie ferrée, deux locomotives et une tripotée de wagons dont il avait fait une sorte de musée.

Dix minutes plus tard, notre chauffeur garait sa voiture sur un petit terre-plein au bord de la route. Nous avons pris nos sacs à dos, et nous l'avons suivi sur un sentier en pente qui s'engouffrait dans la forêt, à l'abri des derniers rayons du soleil, pour descendre dans un profond ravin au fond duquel nous pouvions entendre couler un filet d'eau.

Dois-je prendre le temps de vous décrire ce lieu enchanteur, où de multiples canaux d'irrigation, placés sur plusieurs niveaux, se ramifiaient avant de se rejoindre en aval ? Dois-je insister aussi sur le fait que, sur le moment, tout cela nous a paru absolument irréel ?

Jacques Darne nous a fait faire le tour de son domaine, avant de nous laisser pénétrer dans le fameux moulin. Nous nous sommes retrouvés avec lui dans une pièce plongée dans la pénombre, quelques sculptures animalières de sa composition trônant ici et là (« il faut bien s'occuper »). Et puis, comme un magicien, Darne a soulevé quelque chose, une trappe peut-être, et l'eau s'est mise à couler, entraînant avec elle une mécanique complexe, composée de grands rouages reliés les uns aux autres, qui a suffi à illuminer les lieux de lumière.

La suite ? L'heure tournait et nous étions épuisés. Après la visite, nous avons donc convenu avec le maître des lieux de nous revoir au même endroit le lendemain matin, sur les coups de dix heures, pour réaliser l'entretien proprement dit. Et je dois peut-être vous avouer qu'à ce moment-là, je nourrissais aussi l'espoir secret qu'il nous propose de nous emmener sur les lieux de l'exploration elle-même – qu'il nous emmène d'un coup de voiture au pied du labyrinthe souterrain de la forêt de Jorance.

Mais notre hôte n'a pas résisté à l'envie de nous faire monter dans ses wagons, pour nous montrer ses archives, principalement consacré à cet accident ferroviaire dont j'ai parlé un peu plus haut, mais également aux spécificités géologiques du coin. Et quelle surprise pour nous de découvrir, dans un grand pot en verre, d'innombrables gogottes miniatures, toutes d'un blanc immaculé, que Jacques Darne a sorties devant nous les unes après les autres ! Appelées « dragées de Glavenas », certaines de ces étonnantes concrétions d'argile céramifiée arboraient des formes suggestives de seins ou de phallus que Jacques Darne s'est amusé à nous faire apparaître.

Et puis finalement, il a sorti un vieux classeur tout abîmé dans lequel il conservait les documents relatifs à l'exploration du gouffre de Jorance, et il a commencé à nous raconter son histoire. Persuadés que c'était là une simple mise en bouche, et que nous aurions tout le temps le lendemain

de prendre des notes et de l'enregistrer, nous nous sommes contentés de le laisser parler, d'autant moins concentrés que nous étions complètement vannés.

Une demi-heure plus tard, Jacques Darne prenait congé de nous en nous invitant à poser notre tente où bon nous semblerait, et en nous laissant la clé du cadenas qui fermait la porte du principal wagon, pour que nous puissions nous protéger en cas d'orage.

Quand nous sommes arrivés sur le site, la vallée était déjà plongée dans la pénombre du soir, mais quand la nuit a fini par envahir entièrement les lieux, le moulin Pinard nous a semblé beaucoup moins accueillant que nous l'avions trouvé au départ. Et je peux bien vous avouer que nous avons mis du temps avant de nous endormir, ce soir-là, et que blottis sous la tente, nous avons tous nos sens en alerte, attentifs aux innombrables craquements que la forêt noire faisait résonner autour de nous – avec les clapotements de la Suisse que nous avons pris bien des fois pour des présences.

Le lendemain matin, à l'heure dite, et alors que les lieux étaient à nouveau baignés de lumière, nous avons aperçu la silhouette de Jacques Darne, descendant par le même sentier que nous avons emprunté la veille. Nous étions excités par l'échange qui s'annonçait, mais après nous avoir rapidement demandé si nous avions passé une bonne nuit, notre hôte nous a annoncé brutalement qu'il avait du travail à faire, que nous pouvions prendre notre temps, mais qu'il ne pouvait pas rester avec nous.

Et c'est comme ça que l'occasion a été manquée. Jacques Darne est reparti, nous laissant seuls au milieu de ses canaux et ses wagons, et une grande tristesse nous a soudainement envahis. Nous seulement nous devions faire le deuil de cet entretien que nous avons attendu si impatientement ; mais aussi de l'opportunité qu'il nous emmène ensuite *in situ*, pour nous faire voir de nos yeux ces lieux qui l'avaient hanté toute sa vie.

Nous étions-nous mal compris ? Ou Jacques Darne avait-il estimé qu'il nous avait dit tout ce qu'il avait à nous dire sur le sujet ?

Alors, avant de partir, avant de replier la tente et de faire nos sacs, nous avons pris le temps de nous souvenir de ses propos de la veille, et d'en prendre note sur notre petit carnet bleu. Nous avons pris le temps aussi de rouvrir son vieux classeur, et de prendre en photo les différents documents qui y étaient présentés, notamment quelques photographies d'époque du lac vertical (y compris celle illustrant la page internet présentant le fameux hors-série *Haute-Loire secrète*), un plan en coupe de la « faille d'accès à la nappe d'eau » et un plan de situation localisant les différents puits du suc de Jorance.

Ce que nous avons retenu de son exposé ? Il nous avait parlé ce soir-là des trois failles (dont l'une, plus accessible que les autres, était nommée « faille grand public ») et de la possibilité qu'elles communiquent entre elles ; de blocs suspendus dont le plus massif, estimé à cent tonnes, constituait la voûte d'une gigantesque cathédrale ; des paysans du coin qui avaient toujours su qu'il y avait de l'eau dans ces profondeurs (du fait notamment de bottes de paille qu'ils y avaient jetées et qui étaient ressorties, dit-on, quinze kilomètres plus loin) ; de son entraînement aux techniques de descente sur corde, pour qu'il puisse finalement passer le puits de vingt mètres ; du lac lui-même, qu'il avait fini par voir un beau jour : un lac couleur lagon, en vérité simple remplissage de faille, que les spéléologues avaient éclairé en grand avec un phare de 4L, le jour de sa descente. Mais ce sont là de simples bribes, car du fait de notre grande fatigue, et de la certitude d'avoir tous les détails le lendemain, notre attention avait été très relâchée, à ce moment-là.

Nous ne nous sommes pas apitoyés longtemps sur notre sort. Quelques minutes plus tard, il nous est

apparu que nous ne pouvions décemment pas nous arrêter sur un tel échec. En d'autres termes, nous allions partir à la recherche de la faille du suc de Jorance, nous allions essayer d'approcher, avec les moyens qui étaient les nôtres, le lac vertical de Jacques Darne.

[à suivre]



[photo : archives Jacques Darne]